

Théâtre écoute

COMPAGNIE JEANNE CHAMPAGNE

PRESSE LES ANNEES

Humanite.fr

La révolution de la fill'épicière

« La libération de la femme a donné des torrents d'images, de films, de livres, de poèmes, d'études sociologiques, de comédies joyeuses ou amères. Mais « Les Années » d'Annie Ernaux ne ressemble à rien qui n'ai déjà été vu. Le livre, déjà, qui porte ce titre. Et la pièce, peut-être plus encore, grâce à cet art vivant qu'est le théâtre, dans une adaptation et une mise en scène de Jeanne Champagne.

Sur le rideau de scène du théâtre 71 de Malakoff, quelques mots de Tchekov : « Oui, on nous oubliera ». On peut oublier les « sixties » les « seventies » dans le ressassement des clichés qui font les couvertures des magazines pour les années anniversaires et qui vont faire le plein dans un peu plus d'un an pour le demi-siècle de « 68 ».

Mais ce que montrent une actrice un acteur dans « Les années » ne s'oublie pas. Parce qu'il se joue tout autre chose : la révolution d'une fille d'épicier de province. Dans le décor des projections, on aperçoit la Sorbonne, Dany le rouge, la guerre d'Algérie, les visages de Simone de Beauvoir, de Gisèle Halimi et de sa bataille pour le droit à l'avortement, le droit au sexe revendiqué à la fac de Nanterre.

Mais, sur scène, Agathe Molière, qui porte bien son nom, tant elle se livre à un jeu de tréteaux, joue la jeune fille au corps traversé par ce chamboulement, comme déniaisée sexuellement, socialement, politiquement. Au-delà de la date, « 68 » a-t-il été vraiment une révolution ? Ceux qui multiplient encore les supputations et les savantes controverses idéologiques, devraient voir ce spectacle qui déplace le terrain.

Le plaisir y joue un grand rôle : les chansons de à succès, la danse, le slow, le swing, qui rythment le temps grâce à des échappées du comparse masculin,

Denis léger Milhau, gagné par le délire, la découverte du corps nu de « l'autre », la manif, créent une chorégraphie de génération. On y retrouve cette qualification : « le parcours trébuchant d'une femme, des femmes vers la liberté ». Cette femme qui n'est autre qu'Annie Ernaux, elle-même, auteur de cette autobiographie qu'elle qualifie, justement, « d'impersonnelle » La nostalgie, sport préféré de beaucoup, n'y a pas sa place. Le passé n'intéresse pas Annie Ernaux qui ne s'arrête pas à « 1975 ». Son écriture, au présent, « veut sauver quelque chose du temps ». Elle refuse, en dénudant l'histoire, en retrouvant l'extrême simplicité, le « désenchantement féministe ». Et ce refus sonne comme un rappel général. »

Charles Silvestre (Humanite.fr le 18 novembre 2016)